

paysage qu'il vient de parcourir, dont à chaque moment il ne pouvait encore percevoir qu'une portion. Et il y a maintenant cette perception d'étendue et d'espace, qui est une libération.

Si j'essaie de formuler par des mots ce que me livre le paysage devant moi, il vient ceci : tout ce qui m'est venu, et souvent malvenu et mal accueilli, dans ma vie de mathématicien en ces dernières années, est récolte et message de ce que j'ai semé, aux temps où je faisais partie du monde des mathématiciens.

Bien sûr, cette chose-là, je me la suis dite et redite bien des fois au cours de ces années, et dans ces notes même que je viens d'écrire. Je me le suis dit, par analogie un peu avec d'autres récoltes qui me sont venues avec insistance, que j'ai longtemps récuses et que j'ai fini par accueillir et faire miennes. Dès la première que j'ai ainsi accueillie, avant même que je connaisse la méditation, j'ai compris que toute récolte devait avoir son sens, et que rechigner ne faisait qu'éluder un sens et reculer l'échéance d'un dénouement. Cette connaissance m'a été précieuse, car elle m'a gardé souvent de la pitié de moi, et de l'indignation vertueuse qui souvent en est une forme déguisée. Cette connaissance est en moi comme une demi-maturité, qui ne met nullement fin encore au réflexe invétéré de refuser les récoltes quand elles paraissent amères. Quand je me dis "rien ne sert à rechigner", la récolte n'est pas accueillie pour autant. Je ne me prends pas en pitié ni ne m'indigne peut-être, et pourtant je "rechigne" ! Tant que le plat n'est pas mangé, il n'est pas accueilli - et ne pas manger ; c'est rechigner.

D'accueillir et manger est un **travail** : une certaine énergie <sup>◇</sup>"travaille", un travail se fait au grand jour ou dans l'ombre, quelque chose se transforme... Alors que rechigner est le gaspillage d'une énergie qui se disperse - à "rechigner" ! Et on ne peut faire l'économie du travail de manger, de digérer, d'assimiler. Le seul fait de passer à travers des événements, de "faire" ou "acquérir" une expérience, n'a rien de commun avec un travail. C'est simplement un **matériau** possible pour un travail qu'on est libre de faire, ou de ne pas faire. Depuis trente-six ans que j'ai rencontré le monde des mathématiciens, j'ai fait usage de cette liberté-là que j'ai, en **éludant** un travail, alors que le matériau, la substance à manger et à digérer augmentait d'année en année. Ce sentiment de libération joyeuse que j'éprouve depuis hier est le signe sûrement que le travail qui était devant moi, que je repoussais sans cesse en faveur d'autres travaux ou tâches ; vient enfin d'être fait. Il était temps en effet !

Il est trop tôt encore pour être assuré qu'il en est bien ainsi, qu'il ne reste pas quelque recoin obscur et tenace qui aurait échappé à mon attention, sur lequel il me faudra revenir. Mais il est vrai aussi que ce sentiment de libération ne trompe pas - chaque fois que je l'ai ressenti dans ma vie, j'ai pu constater par la suite qu'il était bien le signe d'une **libération**, en effet ; de quelque chose de durable, d'acquis, fruit d'une compréhension, d'une connaissance qui est devenue une part de moi-même. Je suis libre, s'il me plaît, d'ignorer cette connaissance, l'enterrer où je veux et comme je veux. Mais il n'est au pouvoir de moi ni de personne de la détruire, pas plus qu'on ne peut détruire la maturité d'un fruit, le faire revenir à un état de verdure qui n'est plus le sien.

C'est un grand soulagement de voir confirmé, une nouvelle fois, que je ne suis pas "meilleur" que les autres. Bien sûr, ça aussi, c'est une chose que je me répète assez souvent - mais **répéter** et **voir** n'est pas pareil, décidément ! A défaut de l'innocence et de la mobilité de l'enfant, qui voit comme il respire, souvent pour voir l'évidence il faut un travail - et voilà, c'est fait, j'ai fini par **voir** celle-ci : je ne suis pas "meilleur" que tels collègues ou ex-élèves qui, il y a quelques jours encore, me "coupaient le souffle" ! Qu'on juge du poids dont me voilà débarrassé ! C'est peut-être gratifiant d'une certaine façon de se croire meilleur que les autres, mais c'est aussi très fatigant. C'est un gaspillage d'énergie <sup>◇</sup>extraordinaire même - comme chaque fois qu'il s'agit de maintenir une fiction. On s'en rend rarement compte, mais il en faut déjà de l'énergie, rien que pour maintenir la fiction contre vents et marées, alors que l'évidence à chaque pas clame dans mes oreilles soigneusement bouchées que c'est du bidon, regarde donc idiot ! C'est peut-être un travail parfois de voir,